

**LES SAISONS DE MAUVE  
OU  
LE CHANT DES CACTUS**

**Francis DENIS**

Vous ne connaissez pas Cécile.

Moi non plus. Ou si peu.

Nous sommes où nous vivons, dans cette maison trop grande, depuis des années. L'espace tout autour, vastes entrelacs de zones inhabitées, furieuses d'être livrées à elles-mêmes dans ce désordre méticuleux qui est le nôtre.

Son regard : Ailleurs. Dans un refuge inaccessible. Je sais. Des sanglots meurent dans sa chair.

Et elle ose me regarder. ( Et ses lèvres m'appellent à l'aimer.)

Cécile / son visage collé contre la vitre.

Dehors il pleut. Il pleut dedans... un peu partout. En nous. Hors de nous. Cécile se colle davantage au carreau, déformant au possible son visage, essayant vainement d'aspirer le paysage au travers de la vitre.

Ses mains vont et viennent inlassablement dans l'espace réduit qu'occupe son corps, traçant et retraçant les mêmes gestes mystérieux, évoquant les rites d'une prière ancestrale.

Parfois, sa bouche s'ouvre, comme pour enfin délier la multitude des nœuds ! Mais l'élan se casse d'un coup... avec le regard, nu, et désert.

Je m'approche à mon tour de la fenêtre et jette un coup d'œil rapide. La pluie irise le champ de terre battue qui nous sépare des premiers bosquets.

Un grenier immense et vide. Voilà ce que je suis. Et Cécile marche sur le bois qui craque douloureusement, peuplant l'air de tous ses fantasmes, de toutes ses haines, de toutes ses déchirures.

La voilà qui s'éveille.

Elle s'apprête pour le voyage.

Elle imite la voile, tendant à bout de bras le drap blanc et soufflant pour que le vent s'y prenne à pleine voile.

Dans l'autre main, un miroir où se reflète son visage fatigué.

Ses yeux parlent dans le miroir. Elle s'écoute et semble vouloir sourire.

M'invitera-t-elle à la suivre dans son échappée à travers ses îles mystérieuses ?

Je la sens qui s'éloigne déjà, solitaire, ne brandissant aucun mouchoir, ne retenant aucune larme. Presque inhumaine.

Les jours passent. Notre maison demeure. Avec les voyages incessants de Cécile qui ne cesse de quitter le port, de tendre des multitudes de voiles, d'embrasser des ombres, de s'inventer une infinité de destins plus fragiles que le souffle d'un nuage.

Et moi qui suis là à gérer tous ses fantasmes, toutes ces éclaboussures, à approfondir les crevasses, à me creuser un gouffre, à m'engouffrer dans l'écho glacé de ces cris qui n'en finissent plus de crier.

Ma chair malade ne peut suivre le rythme, mon esprit chancelant ne peut suivre le rythme. Je ne sais plus discerner l'utile de l'inutile, le juste de l'invraisemblable, le jour de la nuit.

Mes faims deviennent inhumaines, mes soifs irréelles.

Je me surprends bien souvent le visage collé contre la vitre, tout comme Cécile, en position fœtale, à espérer je ne sais quelle seconde naissance. Une autre délivrance. Mais toujours le juste retour. La corde raide entre ma vie et l'autre vie, entre mon corps et l'autre corps, entre ce qui m'appartient et ce qui n'a jamais été mien.

Dans son coin d'ombre où la lumière joue en langues malsaines. Cécile s'accouple avec la chaise, un morceau de drap plissé, une miche de pain séchée.

Tout ce précise enfin.

Je sais que tout ce qui adviendra désormais est écrit en lettre de pulsion au fond de nos veines étirées, de nos esprits calcinés.

Dans une dernière tentative je me retourne vers Cécile, essayant de rétablir les lianes fragiles qui nous séparent encore du gouffre. Mais les regards, les gestes, les mots mort-nés glissent sur sa carapace.

Cécile se fait de plus en plus sauvage.

Je vais et je rame. A contre-courant, poussé par le vent de l'incertitude, de l'impuissance et du désarroi.

Tout s'égare dans l'espace obscur.

Il fait soir.

Je devine depuis mon coin de silence les rongeurs qui se fauillent au-dehors, loin de leur ombre, une seule et unique ombre qui semble marquer la nuit.

Ils sont solidaires.

Ils savent que les oiseaux de proie guettent et que la mort est à portée de serres.

Cécile dort dans la chambre, là-haut, à moitié nue, belle encore et pâle comme une déesse.

Moi, je veille en silence.

Et je quitte à mon tour le port, tous les ports de notre vie suspendue et je m'enfuis à perdre ma folie à travers les rocs, les pierres, les fentes, les failles et les craquelures de mon paysage intérieur.

Et je revois ma mère qui me berce en murmurant d'anciennes chansons.

Plus loin, d'étranges personnes activant quelques rouages indistincts, peut-être ceux-là mêmes des mystères de la vie, engrangeant toutes les réponses aux questions jamais posées.

Et je vois aussi les oiseaux, suspendus, immobiles, ne répondant plus à leur profonde destinée, cassant le vol, aspirant l'espace par leurs ailes brisées.

Plus loin encore, je revois ces mêmes têtes aux sourires et dents figés, à la peau sanguine et battue de vent, à l'œil vorace, langues mauves d'où s'échappe le fluide de la mort.

Le pain de seigle est posé sur la table, près de la main de Cécile qui tremble légèrement.

Le vin qui ne tarit pas de désespoir dort au fond de son litre intouché.

Les assiettes blanches se laissent amoureusement cerner par les couverts luisants.

Maintenant que la soupe fume au creux de nos assiettes et que nos mains s'habituent à la lourdeur de la cuillère, nous mangeons en silence, face à face, étrangers.

Une faible lueur dans le regard de Cécile / Serait ce là le signe d'un quelconque sursis ?

Les assiettes se vident aussi lentement que le temps qui passe.

Cécile est au bord des larmes. Ses cachets ne font plus effet.

D'un geste maladroit, elle s'empare du drap qui traîne et, debout auprès de sa chaise, elle souffle désespérément pour que la voile se gonfle et l'emmène loin de tout ce qui la torture.

Jamais un départ ne fut aussi pénible.

Cette fois, Cécile est revenue avec un compagnon de voyage.

Une espèce de créature noirâtre, mi-champignon mi-animale, collée sur la peau de ses épaules.

A travers cette masse flasque que parcourent les frémissements de la vie une bouche remue inlassablement, déchiquetant je ne sais quelle proie imaginaire.

Cécile semble faire peu de cas de son nouveau compagnon et erre dans la maison comme de coutume. A se demander parfois ce qu'il reste encore d'humain en nous.

Je hurle. Je hurle tout au fond de moi-même et ma bouche se déchire, je hurle mon refus, de mon corps, de mes veines, je hurle l'indicible horreur !

Qui veut nous pénétrer par la bouche, prendre possession de nos entrailles, nous dévorer de l'intérieur, nous sucer jusqu'à la moelle ?

Qui donc pourra enfin me délivrer de cet enfer ?

Droite et nue, l'épaule mangée de noir, les yeux hagards, Cécile me fait comprendre qu'il ne faut plus compter sur elle.

Quel cri déchire encore le manteau de lumière qui traîne au-dehors ?

Ca lui ronge désormais tout le dos : prenant naissance sous la nuque, ça enveloppe largement les deux épaules et descend jusqu'au bas de ses reins, épais comme un champ de terre noire.

Elle n'a plus la force de s'évader et les draps que gonflèrent tant de vents imaginaires dorment sur leur chaise, moulure de gisant.

Ses dents se déchaussent les unes après les autres, esquissant les premiers traits de la bouche d'ombre.

Elle est le nœud ; le nœud de cris, le nœud d'angoisse, le nœud des jours qu'il nous reste à vivre, le nœud de la conscience qui s'oublie.

Nous nous sommes isolés dans la chambre du haut.

Toutes les heures, l'infirmière monte lui faire une piqûre.

Cela la soulage un peu, dit-elle.

Cécile est allongée sur le ventre. Cela lui permet de souffler entre deux explosions de douleur.

La mort se fait lente. La vie si rebelle.

Je ne sais quels mots prononcer, quels gestes pour apaiser.

Il semble qu'elle soit vêtue d'automne, ses longs cheveux épars recouvrant comme du bois sec le sentier sinueux des couvertures.

Epinglée sur le mur, une photo, un rêve.

L'eau dans la carafe qui traîne sur le bois vermoulu du plancher, tremble légèrement. Les poussières se noient en silence sur la surface plane.

Cécile respire lentement. Entre ses reins, sa bouche s'active.

Je presse sa main dans la mienne, peu sûr du réconfort, de la chaleur si faible qui nous unit.

Puis, tout à coup, le cri ! Son dernier cri !

Et ses doigts si fragiles se cassent au creux de ma main impuissante. Son corps s'arc-boute tel un pont de souffrance, ses reins explosent !

La mort, elle, est la liberté, qui me regarde depuis la prunelle de ses yeux fixes.

Cécile D. est morte le 18 juin 1959, à l'âge de 22 ans, sauvagement assassinée par la vie. Son corps repose dans le petit cimetière d'Hallines près de Saint-Omer dans le Pas-de-Calais.

## Les Saisons de Mauve ou le chant des cactus

Les murs blancs de l'hôpital n'étaient plus qu'un mauvais souvenir.

En sortant de l'agence, Mauve se trouva sur l'avenue bordée d'arbres en fleurs.

Ca sentait bon le mois de mai, sa peau frissonnait sous le vent tiède.

Scandant une musique parfumée, ses longues jambes martelaient le trottoir rayé de soleil.

Heureuse, elle marchait dans la foule baignée par la lumière d'un printemps complice.

Déjà des regards se posaient sur son ombre, s'attardaient dans le creux de ses reins, rejaillissaient sur la courbe de ses épaules pour venir mourir dans le flot tourbillonnant de sa chevelure.  
 Dans sa tête, Mauve riait de plaisir.

L'appartement se situait au second étage d'un petit immeuble.

Une lourde porte de bois sombre donnait accès au hall d'entrée dont les marbres roses se perdaient dans l'exotisme d'immenses plantes d'un vert profond.

Au plafond pendait un lustre où la clarté du dehors venait s'accrocher en une multitude de fines gouttelettes.

Des particules flottant dans l'air s'écoulaient de cette fontaine de verre et rendaient l'atmosphère quasi magique.

Elle respira profondément puis se mit à gravir les marches de l'escalier luisant.

Elle pensa à la mer, qui s'étalait en lattes longues et miroitantes pour venir caresser un bas de ciel troué de larges fenêtres.

Le cœur battant, Mauve s'agenouilla à même le sol pour mieux s'imprégner des silences, des odeurs, des mouvements imperceptibles qui régnaient dans son nouveau domaine.

Après un long moment d'abandon, elle se releva et s'avança jusqu'à la porte vitrée menant au balcon.

Les deux battants s'ouvrirent avec un léger grincement tout en soulevant un petit nuage de poussière blanche.

Elle s'accouda au fer forgé dont la couleur vert d'eau s'écaillait sous les morsures du temps.

Bien, je suis bien, pensa-t-elle en fermant les yeux.



Elle décrocha sans hâte le combiné, alluma une cigarette puis appuya sur la touche du haut-parleur.

- Salut, c'est Lili. Comment va ma meilleure amie ?

Tout en observant à travers les halos de fumée la repro de Guernica qui trônait au-dessus de la cheminée, Mauve sourit :

- Merveilleusement bien.

- Pizza champagne, je m'amène à l'instant et tu me fais découvrir ton nouvel univers, O.K ?

- O.K, répondit Mauve avec le soleil dans les yeux, à tout de suite. Je t'embrasse.

Mauve venait à peine de dresser la table sur un fond de nappe rose lorsqu'elle entendit frapper, ou plutôt, gratter contre la porte d'entrée.

Elle s'empressa d'aller ouvrir, ravie à l'idée de revoir enfin celle qui avait toujours éclairé sa vie, mais à sa grande stupéfaction, elle se retrouva face à un palier désert.

Oubliant vite l'incident, Mauve retourna à ses occupations.

Les grattements reprirent, avec plus d'insistance cette fois. Mauve s'immobilisa un instant, prêta attentivement l'oreille et dut se rendre à l'évidence : quelqu'un se trouvait bien derrière la porte.

Sans plus attendre et afin d'en avoir le cœur net, elle se précipita de nouveau sur le palier.

Aucune présence, rien d'extraordinaire sinon cette odeur étrange et persistante qui avait sans doute échappé à Mauve jusqu'alors et qui n'était pas sans rappeler l'odeur forte d'un animal.

Perplexe, elle s'apprêta à regagner son appartement lorsque la lumière se fit dans l'escalier et que retentit la voix de Lili.

Celle-ci venait à peine de s'installer que Mauve lui fit part de l'étrange incident.

Toutes deux fouillèrent de fond en comble le palier et l'appartement, comme pour exorciser cette peur que Mauve, si convaincante, avait su communiquer à son amie.

Mais aucune présence ne fut décelée. Pas un objet n'avait été déplacé, pas une fenêtre entrouverte. Pas la moindre trace d'intrusion.

Quant au balcon, il n'offrait aux deux femmes que la vision tranquille d'une rangée de bégonias caressés par les faibles rayons d'une lune hésitante.

- Encore une de tes visions, conclut Lili en se voulant rassurante, j'espère que tu ne vas pas nous refaire un de ces délires dont tu as le secret ?

Mauve sourit légèrement.

Elle restait un être fragile dont Lili se devait de préserver l'innocence et le bonheur.

Il ne fallait pas réveiller en elle ce qui n'était que le côté noir des choses.

Elle s'était un instant assoupie, la tête penchée de côté sur l'épaule de Lili. Celle-ci lui caressa le visage.

Les joues de Mauve étaient chaudes et roses, comme deux coquelicots épanouis dans le parfum blond de ses cheveux.

Une paix profonde régnait maintenant dans l'appartement où les bruits du dehors ne parvenaient plus que par saccades, comme le son très lointain des vagues quand la mer se retire.

A son tour, Lili se laissa submerger par cet océan de bien-être et ses yeux se fermèrent sous le poids des rêves.



Cela faisait maintenant trois semaines que Mauve s'était installée.

Sa main ne tremblait plus.

Elle se retrouvait, découvrant peu à peu les morceaux d'un puzzle où Lili, débordante d'affection, était toujours présente pour la soutenir et la guider.

Mauve s'était levée de bonheur, habitée par cette volonté farouche de s'installer face à la toile vierge pour y déverser son trop plein de sensations.

Elle avait posé son chevalet près de la porte-fenêtre afin de se réchauffer aux premiers rayons du soleil, tout en se sentant davantage en communion avec le monde extérieur.

De là, elle pouvait percevoir les mouvements de la rue et partager ainsi un peu du quotidien de tous ces gens dont la vue et la proximité la rassuraient quelque part.

Quelques CD épars traînaient autour de la chaîne. Les premières notes rythmées par le mouvement des rames et le clapotis de l'eau s'élevèrent dans la ouate matinale qui l'entourait.

Elle trempa son pinceau dans la noisette rouge vif qu'elle venait de déposer sur sa palette, puis traça d'un geste rapide et précis les premières courbes d'un corps rond et généreux.

Elle avait travaillé avec acharnement, la rage le disputant au plaisir intense de la création, comme s'il s'agissait à la fois d'un défi à elle-même et aux autres.

Par endroits, la toile s'était empâtée d'un bleu sombre qui, cernant de larges aplats d'un rose charnel, accordait au nu un relief d'une profondeur intense.

Certaines zones rehaussées de reflets blancs ajoutaient un aspect nacré qui achevait de suggérer les différentes dimensions de ce corps plongé dans le clair et l'obscur.

Le personnage était replié au centre de la toile comme une perle offerte sur fond de nuit.

Mauve se redressa puis s'éloigna à reculons, observant chaque détail de sa création.

Elle se sentait soulagée mais aussi empreinte d'une certaine anxiété, se demandant si elle avait su y traduire l'essentiel.

La force paisible qui se dégageait de l'ensemble n'excluait pas une certaine fragilité, une sensibilité à fleur de peau que semblait justement vouloir contenir cette femme sous le poids de sa chevelure.

Mauve avait donné là beaucoup d'elle-même.

Elle se versa un verre, prit place dans le sofa rose et se mit à siroter le liquide brûlant qui s'attardait sur ses lèvres, picotait l'extrémité de sa langue avant de venir racler par chaudes goulées le fond de sa gorge.

La sonnerie du téléphone retentit, Mauve décrocha. C'était Lili.



Elle venait d'achever sa vingt-sixième toile.

Sa production offrait une unité indéniable, tant au niveau du style que du thème abordé : le corps en tous ses états.

Elle espérait bien placer plusieurs de ses œuvres dans l'une ou l'autre des galeries de la ville.

Elle se faisait à cette idée d'autant plus facilement que Lili, qui fréquentait le monde artistique avec l'aisance et la désinvolture d'un poisson dans l'eau, lui avait fait entendre que sa peinture était à la pointe du courant actuel et plairait certainement à un public averti.

Elle avait même arrangé une rencontre avec un galériste réputé et Mauve se préparait à vivre ce baptême du feu avec toute la hâte et l'angoisse que l'on peut imaginer.

Maintenant assise aux côtés de Lili, elle croisait les doigts, se laissant saouler par le vent et mordant à pleines dents dans sa chevelure qui lui collait au visage.

De temps en temps, elle jetait un coup d'œil furtif aux toiles empilées sur la banquette arrière et un sourire fulgurant éclairait son visage épanoui.

Les arbres, parsemés de gens heureux de vivre, défilaient le long des avenues, accrochant sur son passage des rayons de soleil aux vitres des façades.

La ville était comme un berceau où Mauve se sentait l'âme d'un nouveau-né.

La galerie, à double étage, possédait une large vitrine. Là, d'énormes sculptures de bois peintes évoquaient, à travers la rigoureuse simplicité de leurs formes et la pureté de leurs couleurs, une force antique et barbare.

De petits tableaux représentant des visages rehaussés d'or ajoutaient un caractère sacré à l'ensemble.

Elle eut d'autant plus l'impression de pénétrer dans un sanctuaire que l'homme qui les accueillit, vêtu d'une longue tunique multicolore, tenaient plus du gourou que du simple marchand de tableaux.

Ses cheveux bouclés et sa barbe grise lui conféraient une allure sage et mystérieuse qui la troubla quelque peu.

- Bonsoir Octave, je vous présente Mauve.

- Bonsoir, fit-il en s'avançant pour leur tendre une poignée de mains cordiale. J'ai beaucoup entendu parler de vous et je suis impatient de découvrir votre travail.

Ses yeux scrutèrent si profondément son interlocutrice que Mauve sentit comme une pointe se vriller dans le plus intime d'elle-même.

Afin de couper court, elle se dirigea vers la sortie pour décharger la voiture de ses toiles.

Elles étaient toutes présentées au milieu de la salle, étalées à même le sol ou adossées contre des sculptures ou autres supports occasionnels.

Dressé au milieu, l'homme balayait l'ensemble de son regard circulaire, puis il pointa successivement plusieurs toiles jusqu'à ce qu'il en ait retenu une bonne dizaine.

Mauve se sentit soulagée, consciente qu'on venait de lui accorder enfin le statut d'artiste.

Heureuse de cette première victoire, elle venait de remballer les toiles restantes à l'arrière de la voiture et pénétra de nouveau dans la galerie que commençait à manger l'ombre du soir.

Tout y était étrangement silencieux.

Ne voyant plus âme qui vive, Mauve se permit d'avancer jusqu'au rideau rouge qui dissimulait l'arrière-boutique aux yeux des visiteurs.

Là, les yeux levés au plafond et les jupes retroussées, Lili était allongée sur le bureau tandis qu'Octave, à califourchon, la prenait en lançant de petits cris plaintifs.

Lili se retourna vers son amie et, portant l'index à ses lèvres, la pria de se taire tout en lui décochant un immense sourire.

Plusieurs mois s'étaient écoulés.

Nous étions à la veille des fêtes de fin d'année et la ville s'était recouverte à l'occasion d'un blanc manteau pour accorder au Noël qui se préparait toute la splendeur qu'il méritait.

Les gens eux-mêmes portaient sur leurs visages une joie de vivre inhabituelle comme si on avait décidé en haut lieu d'un pacte de paix universelle.

Les guirlandes scintillaient, se balançant au-dessus des rues au rythme des bourrasques de vent. Elles effleuraient parfois les fils des tramways pailletés d'or et d'argent et cela faisait comme une petite musique électrique qui se perdait dans l'agitation fiévreuse de la foule.

Mauve s'était vêtue d'une longue robe rouge qui moulait sa taille et donnait à ses seins la rondeur appétissante de deux fruits prêts à croquer.

De simples boucles rappelaient le rouge de sa tenue, enflammant le bas de sa chevelure qu'elle avait remonté en chignon pour l'occasion.

Deux grands yeux resplendissants illuminaient son visage légèrement poudré dont les pommettes plus prononcées lui accordaient la beauté fragile d'une poupée de porcelaine.

Lili était sous le charme.

Elle s'approcha de son amie, la prit par la taille, scruta longuement la lumière de ses yeux, puis se rapprocha imperceptiblement de la bouche de Mauve.

Celle-ci entrouvrit alors les lèvres et permit à Lili de glisser sa langue dans la cavité chaude et humide.

Lili sentit un frisson intense monter de l'intérieur pour venir s'échouer à fleur de peau.

Mauve avait totalement pris possession des lieux, mais elle avait préféré que ses toiles soient présentées en vitrine au milieu de ces sculptures qui l'avait tant impressionnée.

Le rez-de-chaussée et le premier étage présentaient donc cinquante toiles, toutes réalisées en l'espace de quelques mois, mais dont la vitalité et la cohésion témoignaient déjà d'une maîtrise et d'une personnalité évidentes.

Tandis que les discours allaient bon train, un public hétéroclite continuait d'investir la galerie.

Chacun donnait son mot, s'émerveillait devant une courbe, admirait le jeu des couleurs ou encore la hardiesse de telle pose, reconnaissait toute une richesse de palette et d'expression à cette jeune artiste qui en imposait autant par sa peinture que par sa lumineuse présence.

Octave se faisait un plaisir de présenter Mauve à chaque nouveau venu, la tenant par l'épaule et la serrant parfois un peu trop contre lui.

Lili, quant à elle, éprouvait un plaisir presque enfantin à aller d'une toile à l'autre coller une petite pastille de couleur, ce qui contribuerait sans en douter à la postérité future de son amie.

Mauve se dirigea vers le seuil de la galerie. Là, elle observa la neige qui s'était mise à tomber en flocons lourds et réguliers.

Le visage assombri, elle se mit à penser à sa mère, qu'elle n'avait jamais connue, puis s'interrogea sur l'existence de Dieu.



Ce fut un vrai succès. Plus de trente toiles furent vendues et, les premières hésitations passées, Mauve avait accepté de préparer une nouvelle exposition dans la galerie d'Octave pour le printemps à venir.

Entre temps, Lili avait "négocié" deux autres contrats avec des galeries importantes de la région.

Pour tenir ses engagements, et c'était là sa seule préoccupation, Mauve devait avoir produit cent à cent cinquante toiles l'année écoulée.

Aurait-elle la force nécessaire ?

Elle avait bien sûr abandonné toutes ses autres occupations et se consacrait entièrement à la création. Mais le plaisir de peindre ne commencerait-il pas à s'estomper devant l'ampleur de la tâche et n'en viendrait-elle pas à se vider l'âme comme une vulgaire peau de chagrin ?

Lili, forte de ses premiers succès, la tarabusterait jusqu'à ce qu'elle se crève littéralement sur la toile et elle ne comprendrait certainement pas les moments de doute, de remise en cause, de renonciation parfois, que Mauve connaîtrait tout au long de son cheminement.

Leur amitié s'en ressentirait, c'est sûr, et Lili finirait par la détester.

Devant cette vision des plus pessimistes, Mauve renversa de colère son chevalet et la toile en cours.

Elle s'approcha de la porte-fenêtre, source de lumière, y colla ses lèvres comme pour faire des bulles.

Mais celle-ci restèrent tout au fond, sans parvenir jusqu'à la surface froide et transparente qui la séparait de la réalité.

En contrebas les gens couraient dans la rue.



Lili venait de lui présenter Luc, un jeune sculpteur dont l'œuvre semblait très proche de la sienne, avec cet acharnement identique à exploiter le même thème jusqu'à l'obsession.

Il avait l'air gentil. Un peu coincé sur les bords peut-être, pas sûr d'être tout à fait à l'aise dans cet univers, mais gentil.

- Croyez-vous en Dieu ? lança-t-il soudain de façon tout à fait saugrenue.

Mauve se revint un instant sur le seuil de la galerie, à contempler quelque chose de blanc et d'aérien.

N'ayant pas obtenu la réponse souhaitée, Luc reprit le cours de sa réflexion.

- Moi, je crois que tout artiste possède en lui-même une infime parcelle divine qu'il se doit non seulement de préserver mais encore de communiquer au monde entier, afin de faire rayonner la beauté et la lumière.

- En quelque sorte une œuvre charitable, répondit Lili qui ne voulait surtout pas que la conversation retombe.

- C'est idiot, soupira Mauve.

- Qu'est-ce qui est idiot ? demanda Lili, légèrement dépitée.

- Les gens se croient toujours obligés de donner un sens quasi mystique à ce qu'ils font. Moi, je peins parce que j'aime ça et je ne dois rien à Dieu ni aux hommes.

- D'accord, reprit encore Luc, faisons abstraction de Dieu. Mais les hommes ? vous ne pouvez les ignorer. Vous leur devez une chose indéniable : la reconnaissance.

Nous ne sommes rien sans les autres et vous n'existez réellement qu'à travers la perception qu'ils ont de vous et l'image qu'ils vous en retournent.

Il est de même pour l'Art. Une œuvre n'existe qu'à travers le regard des autres et elle se renouvelle ainsi sans cesse jusqu'à ce qu'elle finisse par échapper totalement à son auteur.

En fait, non seulement tout artiste comme son œuvre est tributaire du monde qui l'entoure, mais il lui appartient totalement.

L'ennui commençait à gagner Mauve.

Lili quant à elle semblait avoir beaucoup de difficultés à suivre le fil de la conversation plus longtemps et s'en trouva quelque peu gênée.

- Vous avez envie de moi ? demanda Mauve à son interlocuteur.

Comme s'il tenait à s'excuser, celui-ci se mit à rougir et à balbutier quelques paroles incohérentes.

Lili se mit à rire sous cape.



Le lac s'étendait au milieu des bois comme une nappe de lumière où miroitaient des lambeaux de ciel.

Les promeneurs qui s'attardaient sur les rives ou parcouraient les sentiers ombragés des sous-bois gardaient une démarche soutenue et parlaient à voix basse, préservant ainsi l'atmosphère sacrée qui baignait le site.

Mauve et Lili s'étaient installées au pied d'un immense saule pleureur dont les branches retombaient jusqu'à la surface plane de l'eau et leur formaient un dôme de fraîcheur.

Luc devait les rejoindre d'un instant à l'autre avec le pique-nique.

Mauve appréciait beaucoup cette échappée dans la nature qui ressourçait quelque part et la réconciliait avec le monde.

- Alors, les filles ?

Luc déposa le panier en souriant puis s'assit à leurs côtés.

Il était vêtu d'une salopette bleu ciel, bien trop large pour lui, d'où débordait une chemise bouffante dont la couleur jaune citron accentuait la pâleur de son visage.

Il avait judicieusement rosi ses pommettes et souligné ses paupières d'un fin trait orange. Lui aussi paraissait particulièrement heureux de cette escapade. Haussant légèrement les épaules, il le confirma par un long soupir de bien-être.

Lili, qui était à l'origine de cette sortie, apprécia en silence le bonheur de ses amis.

Allongé sur le sol et le nez pointé sur la carcasse du poulet, Luc s'amusait à chatouiller la cuisse rescapée qui se dressait vers le ciel, telle un étendard.

Se tenant par la main, Mauve et Lili faisaient le tour du lac.

La renommée de Mauve était si grandissante qu'elle ne parvenait plus à répondre à toutes les demandes.

Lili avait donc pris la décision de ne plus vendre une seule toile en dehors du circuit classique des galeries.

Mauve s'en trouva soulagée. Plus elle se réalisait à travers sa peinture, plus son désir de s'ouvrir sur le monde grandissait.

Pour elle, cette seconde naissance ne pouvait être compromise par sa soif de peindre.

Un vol de cygnes blanc vint déchirer silencieusement le cocon du temps.

Un cerf, quelque part, se mit à chanter une vieille complainte moyenâgeuse.

Mauve serra très fort la main de Lili dans la sienne et toutes les deux s'éloignèrent sur le chemin zébré d'ombre et de lumière.



Ce soir-là, le ciel était rouge et sombre.

Les toits sanguinolents donnaient à la ville une allure sinistre et plus une âme ne semblait vouloir s'y attarder.

Les arbres eux-mêmes, figés droits tenant leurs branches comme pour se protéger de l'imprévisible, s'ignoraient misérablement.

Suivant l'humeur du temps, Mauve s'était assise devant son chevalet et striait la toile de longues traînées noires sur fond écarlate.

Que pouvait-elle bien encore extirper du fin fond d'elle-même qui ne soit déjà dit ?

Elle semblait avoir fait le tour. Telle une promeneuse solitaire qui, après avoir parcouru les remparts de sa cité, revient à son point de départ et se retrouve désarmée, ne sachant plus si elle doit se diriger au-dehors, ou au dedans.

Il lui fallait donner encore plus. Plus que la douleur qui l'habitait, plus que les joies qui l'illuminaient, plus que les peurs, plus que les rires, plus que les autres.

Il lui fallait pénétrer corps et âme dans l'œuvre et ajouter à la souffrance de l'esprit la souffrance de la chair, de sa propre chair.

Elle saisit un cutter posé près d'elle et, d'un geste lent et décidé, se mit à taillader la peau nacrée de son poignet.

Un mince filet s'en écoula qu'elle laissa tomber goutte à goutte sur la peinture fraîchement déposée.

Mauve éprouva un réel plaisir en voyant son sang dessiner des arabesques et contribuer ainsi à l'élaboration d'un nouveau genre d'expression.

Elle effectua la même opération sur une toile complètement vierge, saliva sur les filets rouges, frotta du bout des doigts, balaya d'un revers de la main et fut satisfaite du résultat.

Pendant plusieurs jours, complètement coupée du monde, Mauve connut un moment intense de création de don et de soi.

Lorsque Lili vint lui rendre visite et juger du travail accompli, c'est à peine si elle remarqua le visage pâle et les traits fatigués de son amie tant elle était émerveillée par ses nouvelles toiles.

Mauve, qui ne voulait pas dévoiler son secret, avait pris soin de dissimuler ses blessures par de longues manches.

Elle sourit à Lili et lui promit qu'elle irait jusqu'au bout de sa recherche picturale.

Elle lui avoua que cela était éprouvant, psychologiquement et physiquement, mais qu'elle se sentait de plus en plus sûre d'elle-même et que sa force intérieure restait intacte.

Au départ de Lili, Mauve alla s'asseoir sur le balcon pour profiter un peu de la tiédeur d'un soleil timide.

Elle s'enfonça mollement dans le fauteuil en rotin débordant de coussins multicolores et ferma les yeux un instant.

Elle se mit à l'écoute des murmures de la ville, décela les parfums de l'air et se mit à respirer au rythme du monde.

Mauve, quoique lasse et les yeux cernés, un peu amaigrie peut-être, était resplendissante dans sa robe grise.

Les plus grands noms de la ville et d'ailleurs étaient présents et les journalistes jouaient des coudes pour approcher l'artiste.

Lili, Luc, Octave et les autres organisateurs de l'exposition se faisaient un plaisir de répondre à leurs questions, épargnant ainsi à Mauve toute fatigue supplémentaire.

- Jolis tableaux, lui murmura une voix qui ne lui était pas tout à fait inconnue. C'est ce qui s'appelle peindre avec son âme.

Mauve se retourna pour dévisager son interlocuteur, mais elle se retrouva face à face avec une vieille chèvre blanche qui puait tellement que l'on s'empressa de l'expulser sur-le-champ.

L'animal eut un regard désespéré qui ébranla Mauve un instant puis disparut dans la foule des curieux.

Mauve se mit à bâiller et s'assit sur la chaise qu'une âme secourable venait de lui tendre aussitôt.

Quelqu'un déposa une gerbe de fleurs dans ses mains blanches, un autre lui baisa le front en regrettant amèrement que Mauve ne soit pas sa fille. D'autres encore débitèrent sur son œuvre une infinité de compliments et de vérités qui lui prirent la gorge comme l'encolure d'un pull-over vraiment trop serrée.

Ses yeux fatigués se mirent à gonfler. Elle avait l'impression d'avoir une pierre dans la bouche et demanda qu'on lui serve une coupe de champagne.

Légèrement réconfortée par la fraîcheur des bulles, Mauve ferma les yeux et entendit les cris d'injure que proférait la chèvre jetée sur le trottoir.

Lili s'approcha de son amie, l'air inquiète.

- Ca va ? Tu me sembles vraiment ailleurs. Reviens avec nous s'il te plaît et fêtons ensemble ton succès.

Mauve leva sa coupe qui pesait une tonne et trinqua avec Lili.

Beaucoup de tableaux se vendaient encore aujourd'hui avec, parmi eux, un peu du sang de Mauve.

La journée avait été harassante. Mauve se sentait l'âme d'une écorchée.

Elle s'était laissé tomber d'un bloc sur son lit et respirait lentement dans l'obscurité.

Les bruits de la rue n'avaient plus rien de familier et paraissaient appartenir à un autre univers.

Elle tourna la tête vers le coin le plus reculé de sa chambre et aperçut la chèvre blanche assise sur la chaise.

Immobile, elle l'observait de ses grands yeux humides et se mit à sourire.

- Endors-toi ma chérie, fait de beaux rêves, Maman est là.

J'étais toute petite. Un bébé sans doute. Il y avait le blé coupé tout autour et je buvais un biberon, assise dans une poussette.

Il faisait très chaud.

Les couleurs étaient lumineuses et j'entendais des voix. Quelque chose de confus mais rassurant.

Cela me vient de si loin...

Mauve creusait tant qu'elle pouvait dans ce qui semblait être sa mémoire et les images qui lui parvenaient étaient autant de sources d'apaisement.

- Tu étais là, Maman ?

La chèvre acquiesça d'un hochement de tête avant de s'estomper lentement pour n'être plus qu'un léger tremblement dans l'air.

- Moi aussi je deviens transparente, ajouta Mauve, et elle sombra dans un sommeil profond, un sommeil d'enfant dont elle avait perdu le secret.



La voiture filait sur la nationale comme une libellule.

Lili conduisait tandis que Luc était assis à l'arrière auprès de Mauve.

Ils avaient décidé d'un commun accord, vu l'état de santé précaire de Mauve, de passer une semaine en bord de mer afin qu'elle puisse se remettre et retrouver l'énergie nécessaire pour peindre.

Son état mental et physique devenait inquiétant et Lili s'en voulait de ne pas avoir saisi plutôt l'urgence de la situation.

Mauve était devenue si légère que Luc devait la maintenir pour l'empêcher de s'envoler à la moindre accélération.

De temps en temps, elle se retournait vers l'arrière et scrutait la route comme si elle tentait d'apercevoir quelqu'un ou quelque chose entraîné de les suivre.

Ils firent halte dans un petit hôtel en bord de route pour se restaurer et permettre à Mauve de se dégourdir les jambes.

Luc l'accompagna dans sa promenade et tous deux s'aventurèrent dans le paysage désertique où d'énormes cactus brandissaient comme des injures leurs fleurs écarlates vers la sécheresse du ciel.

Ils prirent place à l'ombre d'un talus surmonté de quelques épineux et observèrent l'étendue de terre et de sable qui allait lécher la ligne métallique à l'horizon.

Le silence qui s'était instauré entre eux ne témoignait d'aucune gêne mais bien d'une complicité à savourer le calme du moment.

- Je crois avoir enfin rencontré ma mère, murmura soudain Mauve en baissant la tête.

- Tôt ou tard, répliqua Luc sans détacher son regard de l'horizon, on finit toujours par rencontrer les gens qui ont de l'importance dans notre vie. C'est ainsi que Lili m'a permis de te connaître.

- Oui, mais là... reprit Mauve un peu désespérée, comment dire ? C'est ma mère sans vraiment être ma mère. Parler d'une apparition serait plus juste.

En fait, il s'agit d'une chèvre.

Mauve attendit un instant, hésitant à poursuivre un discours que l'on pouvait facilement qualifier de dément.

Luc l'encouragea par un sourire bienveillant.

- Je l'ai aperçue pour la première fois l'autre jour, durant le vernissage. Quelqu'un là chassée aussitôt et j'en ai éprouvé comme de la peine.

Le même soir, elle était dans ma chambre.

Là, je me suis sentie en sécurité et des souvenirs de mon enfance ont resurgi.

Elle était si proche et si lointaine à la fois.

J'aurais voulu qu'elle me prenne dans ses bras et me chante une berceuse pour m'endormir.

Mais ce n'était qu'un animal, où une impression d'animal, quelque chose de si vague...

- Tout est trompeur dans ce monde, et tellement juste à la fois.

En disant ces mots, Luc se leva et se dressant devant Mauve se mit à déboutonner lentement sa chemise.

Lorsqu'il l'eut écartée suffisamment, Mauve aperçut non pas le torse d'un homme mais un espace de ciel bleu dans lequel volait une nuée d'oiseaux.

Luc se rhabilla tout aussi lentement puis prit Mauve par la main pour l'aider à se relever.

Les pieds de Mauve touchaient à peine le sol lorsqu'ils s'en allèrent rejoindre Lili.

La villa, dont la façade blanche à colonnades rappelait l'époque lointaine d'un colonialisme défunt, se dressait au milieu des dunes.

La mer, face à eux, s'offrait comme une perle dans un écrin de sable.

On se sentait humble face à l'immensité du ciel.

Mauve, accoudée au balcon fleuri de lavaterres, de géraniums et de jeunes folles, s'amusait à compter les touches colorées des voiliers posées sur le miroir des vagues.

Lili préparait le repas tandis que Luc effectuait les derniers rangements.

Loin de la grande ville et de l'obsession de peindre, Mauve se laissait porter par l'insouciance du moment.

Des gens s'amusaient au loin sur la plage et leurs rires parvenaient jusqu'à la villa en nattes miroitantes et sonores.

Mauve adorait cette musique de la vie et, en cet instant, appréciait tout le bonheur de se retrouver en compagnie des ses deux amis.

- Tu as toujours aimé la mer.

La chèvre était assise sur le rebord du balcon et accompagnait le regard de Mauve. - Je me souviens des moments où ton père te prenait sur ses épaules pour courir à l'assaut des vagues. Vous étiez tous deux éclaboussés d'écume et tu riais comme une folle.

De temps en temps, elle se dissipait au premier coup de vent et seule une de ses pattes restait apparente.

Sa voix s'éteignait ou s'amplifiait sans cesse et Mauve craignait à chaque instant qu'elle ne disparaisse complètement.

- J'ai souvent regretté de t'avoir laissée, mais à la mort de ton père, je me suis sentie incapable d'assumer seule mon rôle de mère. J'étais encore si jeune et si désemparée.

Il a fallu que je quitte ce monde pour enfin te retrouver et pouvoir te dire tout mon amour.

La vie ne m'a pas épargnée et c'est sans doute le juste retour des choses.

Aussi, avant de reprendre ce long voyage qui me mènera je ne sais où, je tenais à venir implorer ton pardon et surtout, te réconcilier avec toi même et ton passé.

Mauve avait écouté tout cela avec un nœud grandissant dans la gorge. Ses mains tremblaient. Son cœur battait à s'en faire éclater les vaisseaux et elle ne put retenir ses larmes.

- Tu sais, Maman, finit-elle par dire entre deux sanglots, je ne t'en ai jamais vraiment voulu. Et si pour tout héritage tu ne m'as laissé que douleur et tristesse, c'est sans doute en elles que j'ai puisé ma force créatrice et ma propre vision du monde... Un cadeau inestimable.

Après un long silence, la chèvre s'avança doucement, posant une patte à la fois devant l'autre puis, toute proche de Mauve, l'embrassa du bout de son museau glacé.

- Adieu, ma chérie, murmura-t-elle avant de s'évanouir à jamais.

- Adieu, Maman, adieu.

Luc venait d'arriver sur le balcon et devant l'état de Mauve comprit qu'il venait de se passer quelque chose de grave et de solennel.

Il la prit par l'épaule et resta un long moment silencieux.

- Elle est partie, lui confia Mauve d'une voix mourante, partie à jamais.

- Oui, mais l'âme en paix, ajouta Luc en lui essuyant ses yeux.

Ils entrèrent dans la salle à manger où Lili les attendait, attablée, souriante comme un soleil aux mois d'été.

Mauve s'était transformée pendant ces huit jours. Son visage avait repris des couleurs et ses pas laissaient des traces plus profondes dans le sable.

Elle parlait d'une voix posée, chaleureuse, très proche de Luc et de Lili avec qui elle avait beaucoup conversé.

Lili fut horrifiée lorsqu'elle apprit la signification des cicatrices que portait Mauve aux poignets. Elle lui fit promettre de plus jamais recommencer.

Sur le chemin du retour, ils avaient la tête pleine de projets et débordaient d'enthousiasme.

Arrivés aux abords de la ville, ils stoppèrent la voiture, descendirent et contemplèrent cet amas de toits, d'immeubles et de remparts agglutinés bourdonnant comme une énorme mouche sous le ciel bleu.

Encore tout imprégnés d'océan, d'espace et de lumière, ils décidèrent d'un commun accord de quitter la ville pour s'installer à la campagne.



Ceux d'ici, sous un aspect bourru, cachent leur timidité à fleur de cuir. Il suffit de les connaître un peu et de savoir se faire accepter d'eux.

Rien à voir avec les gens de la ville, tout un univers nous sépare. Ils ne sont d'ailleurs pas très appréciés par ici et je vous assure que vous et vos amis restez l'exception.

La " baronne" comme elle aimait à se faire appeler, une vieille dame aux vêtements un peu surannés, semblait tout droit sortie d'un album de photographies anciennes.

Entre souvenirs et rêves, aussi légère qu'une fleur, elle gardait la beauté figée d'une rose séchée, suspendue au temps.

Elle s'interrompt à plusieurs reprises pour déguster cette liqueur exquise qu'elle avait servie à Mauve en signe de bienvenue.

Les lèvres au bord du verre, Mauve devinait l'arôme subtil qui mêlait l'âpreté de la terre à la saveur sucrée des fruits sauvages.

- Cette liqueur est sans âge, murmura la baronne en poussant un léger soupir de contentement, un secret de famille jalousement gardé depuis des générations.

Son regard bienveillant et quelque peu malicieux fit que Mauve ne regretta pas l'élan de curiosité qui l'avait amenée à pousser les grilles de l'ancienne demeure.

La compagnie de cette vieille dame lui plaisait décidément.

Installé dans la grange qu'il avait retapée pour l'occasion, Luc se démenait au milieu d'un fouillis hétéroclite de matériaux.

Cela allait des vieux pots à lait, en passant par un antique abreuvoir recouvert de barbelé d'où s'échappaient d'immenses rouleaux de toile de jute, à une énorme et ancestrale moissonneuse-batteuse.

Tous les vestiges de la vie campagnarde s'étaient donné rendez-vous dans son atelier et côtoyaient, dans un joyeux fatras, des matériaux plus nobles comme la pierre d'église, le sable de mer lavé, le marbre de cimetière ou l'écorce de chêne séchée.

Les quelques oiseaux intérieurs qu'il avait pu enfermer dans les cages de fer blanc chantaient à tue-tête.

Et lui aussi chantait, tandis que ses mains armées de pinces et de tenailles sculptaient on ne sait quelle idole offerte à la joie. Cette nouvelle joie de vivre que tous trois éprouvaient depuis leur arrivée au pays.

Luc était devenu une attraction dans le village et il n'était pas un jour sans que des gamins au regard ébahi ou que des vieillards, circonspects, ne viennent envahir la cour face à l'atelier grand ouvert.

Chacun se prenait au jeu de la création et pariait trois sous sur la sculpture à venir, évoquant ici la croupe d'une génisse sur le point de vèler, là, la silhouette crucifiée d'un épouvantail ou encore l'envol du curé dans sa soutane de métal repoussé.

Les enfants s'approchaient peu à peu et soulevaient la poussière en de larges cercles comme pour entamer les premiers pas d'une danse rituelle. Alors que les vieux, toujours plus enjoués, se passaient de main en main les piécettes qui, avec le temps, s'étaient usées au contact de leurs paumes ravinées.

Le soleil était haut dans le ciel et on entendait à peine le bruissement des ailes d'alouettes perdues dans le bleu métallique surplombant les champs d'orge et de blé.



Mauve flânait sur le chemin du retour, longeant les haies d'où s'échappaient une nuée de papillons multicolores, le bourdonnement incessant des insectes, le gloussement de quelques poules égarées, le crissement d'une roue de vélo, le ronronnement d'un moteur, la voix aigrette du fermier tout proche, des cris et des rires d'enfants, le couinement d'un rat piqué par la fourche, la marche lente d'une coccinelle sur la feuille du prunier, les vagues du soleil déferlant sur le toit de l'église, le flottement de l'air, les vibrations du sang dans les veines.

Il fallait laisser le temps aux artistes de se ressourcer et Lili s'éreintait au téléphone à repousser au maximum la date de la prochaine exposition où Luc et Mauve devaient présenter en commun leurs derniers travaux.

Le téléphone, cette espèce d'objet monstrueux, seul lien en prise directe avec l'univers citadin, devenait un instrument de torture pour Lili qui ne rêvait plus que de s'allonger dans l'herbe et se délecter de lumière, de parfums et de sons.

Mauve, au contraire de Luc, s'était éloignée du sol et du monde.

Perchée là-haut sous le pigeonnier, elle avait fait du grenier un vaste atelier où personne désormais n'accéderait.

Même Lili devait se plier à cette exigence, à contre cœur bien sûr, mais respectant les désirs de son amie pour qui elle espérait avant tout le bonheur et la plénitude de peindre.

Mauve avait résolument abandonné le côté charnel de ses personnages pour les inclure de façon plus anonyme dans l'univers matériel des objets quotidiens.

L'être humain devenait un élément parmi d'autres du grand cycle de la vie.

Peut-être était-ce là la traduction du changement profond qui s'opérait en elle.

Sachant enfin d'où elle venait, Mauve était enfin prête à sortir de son cocon et à élargir sa vision du monde. Tout comme les personnages qu'elle peignait, elle n'en était plus désormais le centre.

Mauve avait prié la baronne de vouloir bien poser pour elle.

Il y avait une telle impression de paix dans son regard et un accord si parfait entre le personnage et son décor que Mauve n'aurait voulu pour rien au monde laisser s'échapper ces instants de bonheur.

La baronne avait aussitôt accepté, heureuse de pouvoir plaire à la jeune femme.

Les séances duraient, non pas que Mauve eût des difficultés particulières à cerner le modèle sur la toile mais parce qu'il y avait tant de choses à dire, tant de silences à partager, tant de regards et de sourires à s'accorder. Le temps tout entier paraissait dérisoire.

Souvent, le pinceau s'immobilisait dans la main de Mauve et elle se mettait à observer avec tendresse la vieille dame qui, légèrement troublée, continuait à garder courageusement la pose tout en laissant se dessiner un large sourire sur ses lèvres fines.

A chaque fin de séance, Mauve ressortait un peu plus radieuse de chez la baronne, illuminant sur son passage les gens, les bêtes et les choses.



Le temps était venu.

Il fallait renouer avec le monde des galeries et des amateurs d'art, avec l'excentricité des uns et la désinvolture des autres.

De quel droit, sinon grâce au pouvoir de l'argent, pouvaient-ils décider de la valeur d'une œuvre ou de son authenticité ? N'était-ce pas là qu'une sombre et vaste supercherie ?

L'artiste n'était rien d'autre à leurs yeux qu'une valeur marchande sur laquelle ils se devaient de spéculer le plus judicieusement possible.

Pourtant, comme le rappelait Lili qui avait un pied dans le rêve mais gardait l'autre bien ancré dans la réalité, c'était ces gens là qui leur permettaient de vivre en créant et d'accéder à une réelle liberté. Cela méritait bien quelques concessions.

Mais pour Mauve, il ne s'agissait pas tant d'honneur ni de fierté que d'une répugnance physique, sans aucun fondement philosophique, à continuer de côtoyer ces semblants d'âmes qui mélangeaient le sexe, l'amour, l'art et l'argent en un cocktail incolore et sans saveur.

Alors que dans leur simplicité parfois extrême, sauvage même, les gens du village faisaient preuve d'une réelle sensibilité, d'un échange profond et multiple avec le monde qui les entourait. Et si la rudesse de leurs actes ne parvenait pas toujours à la hauteur de leurs sentiments, ils n'en étaient pas moins des êtres vivants avec un esprit, un cœur et une âme dans le même corps.

Chez eux, tout était simple et tragique à la fois. Ils semblaient être, plus que des acteurs, les témoins désignés d'une vérité ancestrale : que tout vit et tout meurt et que l'homme n'y peut rien.

Un attroupement s'était formé autour de l'énorme voiture jaune canari dont les chromes étincelaient sous le soleil.

Les gens restaient muets, étonnés et sceptiques, ne sachant pas trop s'il fallait tomber en admiration ou dénigrer ces étrangers qui venaient en imposer chez eux et rouler des mécaniques.

Luc et Lili s'étaient avancés jusque sur la place du village où s'étaient garés leurs visiteurs.

Mauve, quant à elle, attendait sagement leur arrivée dans l'atelier, titillant du bout des doigts les oiseaux de Luc dont le plumage s'était terni à la lumière naturelle.

Le cortège s'était mis en route. Luc précédait la voiture où était montée Lili tandis qu'enfants et adultes suivaient.

L'atmosphère s'était détendue et les langues se déliaient peu à peu. De petits éclats de rire éclaboussaient même la poussière du sol qui s'élevait sous leurs pas.

On arriva bientôt sur le lieu sacré de la rencontre et les badauds, plus réservés que d'habitude, se mirent en demi-cercle à l'entrée de la cour pour assister à l'événement.

Octave, car il s'agissait bien d'Octave, et les deux autres galéristes, des noms en la matière, saluèrent Mauve venue à leur rencontre. Puis ils se tournèrent vers l'assistance en esquissant un petit signe d'amitié avant de disparaître dans l'ombre de l'atelier.

Telles des totems, les sculptures de Luc accueillirent les visiteurs en un joyeux cliquetis métallique et emportèrent une adhésion unanime.

Les peintures de Mauve déconcertèrent les trois hommes : la force d'expression et l'efficacité du trait et des couleurs n'étaient pas remises en question mais il ne s'agissait plus de cet érotisme violent et sans concessions qui avait fait la réputation de l'artiste.

Cependant Lili sut défendre la qualité et l'originalité du travail de son amie. Elle balaya d'un trait les réserves émises quant au pouvoir d'attraction que ses toiles pouvaient encore exercer sur un public toujours plus excentrique et donc imprévisible.

Tandis que Mauve et Luc faisaient le tour du village en compagnie d'Octave, Lili s'était retirée dans l'atelier avec les deux galéristes pour mettre au point les préparatifs de l'exposition.

Quelques gamins, dont la curiosité restait insatisfaite, s'étaient glissés derrière la grange et observaient avec avidité à travers le bois fendu.

La main entre les jambes et la bouche humide, ils purent observer Lili, à demi nue, s'offrant aux deux hommes dans un nuage de poussière et de plumes.

Le soir venu, attablés au milieu de la cour, tous mangeaient sous les étoiles.

Ils goûtaient aux spécialités du pays que la baronne, invitée à partager leur repas, avait fait confectionner avec le plus grand soin.

C'était un soir d'été particulièrement agréable. Un vent tiède et parfumé venait chatouiller leurs narines et enrichir la palette odorante des plats.

Mauve se sentait bien.

Luc discutait avec effervescence. Lili répondait d'un sourire complice aux jeux de pieds sous la table. La baronne resplendissait.

Ils s'en allèrent en klaxonnant joyusement. La baronne se retourna et fit un petit signe d'adieu à Mauve avant de disparaître dans la nuit.

Mauve se sentit alors envahie par une tristesse soudaine. Elle prit Lili par la main et toutes deux montèrent se coucher.

Luc s'était assis sur vieille souche et observait le ciel. Une lumière intense filtrait de dessous ses vêtements.



Le vernissage avait connu un succès sans précédent. D'autant plus qu'un certain mystère s'était instauré autour des artistes qui n'avaient fait qu'une courte apparition et décliné toute interview.

Mauve, malade à en mourir, ne supportait plus l'ambiance de ces soirées mondaines.

L'été touchait à sa fin et une odeur de blé coupé flottait dans l'air.

Lili, Mauve et Luc fêtaient leur réussite en compagnie de la baronne et de quelques villageois.

Mauve, qui appréciait toute la fragilité de ces instants de paix, sentait sourdre en elle une angoisse indéfinie comme si le bonheur, à peine touché du bout des doigts, devait se flétrir entre ses mains.

Elle n'osait pas vraiment y croire. Quelque chose de tragique allait forcément se produire.



Ce soir-là, Mauve venait de quitter la baronne et sur le chemin du retour longeait la haie sombre et muette.

Elle n'entendit aucun bruit, excepté le battement sourd de son cœur. Plus elle approchait du but, plus une peur incontrôlable l'envahissait.

Lili s'était absentée pour la journée. Luc, quant à lui, avait décidé de travailler à la réalisation d'une nouvelle sculpture.

Arrivée à l'entrée de la cour, Mauve fut frappée par le silence inhabituel qui y régnait.

Les lieux étaient déserts, comme si on avait fui cet endroit devenu soudain inhumain.

Tout était immobile et trempait dans la sueur du soir où flottaient quelques papillons de nuit fantomatiques.

Il y avait de la lumière dans l'atelier et Mauve s'approcha.

Ce qu'elle vit la figea d'effroi.

Luc, allongé sur l'établi tel une victime sur un autel, baignait dans une mare de sang.

Ses bras et ses jambes pendaient dans le vide comme les membres d'un pantin désarticulé et ses grands yeux bleus tournés vers Mauve semblaient appeler désespérément à l'aide.

Le pauvre était encore en vie et tendit avec difficulté sa main vers Mauve qui vint aussitôt à ses côtés.

La chemise de Luc était grande ouverte et laissait apparaître sa cage thoracique découpée et écartée de haut en bas.

- Ils ont voulu... Ils ont voulu capturer mes oiseaux. Les idiots !

Luc serra très fort la main de son amie dans la sienne.

Il eut encore la force de murmurer son pardon, de sourire une dernière fois, puis ferma définitivement les yeux.

Mauve éclata en sanglots.

Seuls Lili, Mauve, la baronne, Octave et une poignée d'amis étaient présents dans le petit cimetière pour accompagner Luc au départ de son dernier voyage.

Mauve déposa auprès du cercueil les cages de fer blanc où s'étaient éteintes les minuscules boules de plumes grises puis, les yeux tristes comme un ciel d'hiver, s'évanouit dans les bras d'Octave.

En hommage à Luc, l'une de ses sculptures fut dressée au centre de la place du village qui porta son nom.

Mauve et Lili n'avaient plus grand-chose à faire en cet endroit. La propriété fut revendue.

Les deux amis firent leurs adieux à la baronne puis montèrent dans la voiture d'Octave venu les rechercher.

Elles retournaient vers la ville, qu'elles avaient appris à tant détester.

Là-bas, les sculptures de Luc se vendaient déjà à des prix vertigineux.



Comment traduire le sentiment de malaise, le nœud qui se formait dans le ventre de Mauve à la vue des remparts de la ville ?

Lili elle-même restait prostrée dans un silence inhabituel et Octave tentait désespérément de les dérider en plaisantant.

Rien ne passait. Un mur s'était dressé entre Mauve et Lili et le monde qui les entourait.

Enfin consciente des efforts d'Octave, Lili lui sourit et formula quelques excuses.

Celui-ci comprit et n'insista pas.

Les premiers jours furent pénibles et angoissants.

Lili, dont la force de caractère lui avait permis de reprendre rapidement sur elle-même, avait aussitôt replongé dans le milieu des affaires, mettant sur place une exposition à l'autre bout du pays. Elle espérait bien que ce projet motiverait de nouveau Mauve et qu'une excursion aussi lointaine lui changerait les idées.

Elles avaient en réserve plus de deux cents toiles. Il avait été décidé que l'on présenterait la peinture de Mauve aux différents stades de son évolution, ce qui ressemblait fort à une rétrospective et restait encore une chose rare pour un peintre de son vivant.

Mauve gardait ancrée en elle l'image de Luc et ce fut sans doute le souvenir de son ami, créant dans la joie et l'insouciance, décochant ses oiseaux intérieurs comme des traits de lumière, qui lui donna le désir et la force d'aller plus loin.

Elles partirent donc pour le sud, là où le mot chaleur prenait tout son sens. Jamais bleu n'avait été aussi bleu, l'espace aussi vaste et la lumière aussi forte.

Octave, devenu l'ami inséparable, les accompagnait.

C'est lui-même qui se chargerait d'écrire les articles de presse et présenterait l'artiste et son œuvre le jour du vernissage.



Sainte-Ildoine-Aux-Mille-Cactus, ainsi appelait-on le lieu où elle allait conquérir son nouveau public.

Il s'agissait là d'une gigantesque agglomération réunissant des dizaines de milliers d'habitants entre les flancs abrupts de la montagne et l'étendue bleutée de la mer.

D'énormes navires sillonnaient l'océan, découpant le ciel de longues fumées blanches tandis que des nuages de mouettes, de fils bleus et de goélands plongeaient dans l'ombre les quais grouillants du port.

A quelques kilomètres de là, une plage sans fin s'étendait jusqu'à l'horizon, là-bas où la montagne venait mourir au-dessus des vagues en de hautes falaises de craie blanche.

Une statue colossale, à l'effigie de Sainte Ildoine, surmontait celles-ci et semblait tenir tout le pays sous sa protection.

Sur les flancs opposés qui encerclaient la ville, des champs de cactus se dressaient entre ciel et terre comme une barrière infranchissable.

Il y avait dans ce paysage une certaine démesure qui reléguait les hommes au second plan et qui convenait parfaitement à Mauve.

Arrivée depuis peu, elle s'était déjà étrangement familiarisée avec l'endroit.

Tandis qu'Octave et Lili s'affairaient à monter l'exposition elle allait, malgré les craintes de ses amis, passer des après-midi entières sur la plage ou parmi les champs de cactus qui la fascinaient.

Elle s'était acheté un vélo pour l'occasion et se sentait soudain l'âme d'une adolescente.

Filant sur la route, elle décochait de larges sourires en réponse aux sifflets ou aux plaisanteries qu'on lui adressait, sachant que rien ne pouvait l'arrêter et que tout cela ne restait qu'un jeu.

Elle revivait à sa façon, ayant fait un trait sur les derniers événements, et parfois, oubliant même ce pourquoi elle était là.

Elle ne cessait de remercier Octave et Lili pour leur gentillesse et elle leur devait sans doute d'être devenue un peintre célèbre. Mais cela devenait secondaire.

Maintenant, elle avait envie de souffler.

Bien sûr, elle gardait tout au fond d'elle une pensée pour Luc, pour la baronne, mais comme si cela faisait partie d'un rêve dont elle ne gardait en mémoire que les instants les plus merveilleux.

Peut-être qu'à force de souffrir, on devient à la fois plus insouciant et plus réceptif à tous ces petits riens qui embellissent l'existence, nous rendent plus perméables à la joie de vivre.

En tout cas, Mauve avait décidé de mordre à pleines dents dans ce décor où l'absence de l'homme, inconsciemment, la réconfortait.

C'était au moment où elle se trouvait à l'écart de la ville et de son agitation qu'elle se mettait réellement à respirer, à devenir vivante, sentant son sang parcourir ses veines comme la sève son arbre.

Les gens, accaparés par la ville, boudaient les longues promenades et les quelques personnes que Mauve pouvait côtoyer sur la plage ou, plus exceptionnellement encore, au milieu des champs de cactus, devenaient alors anecdotiques.

Ils n'étaient que des éléments sans signification au regard de la force immuable de la nature.

Pourtant, il restait un vide en elle. Un vide qu'elle ne parvenait pas à combler.

Un besoin en contradiction avec son désir de solitude naissait en elle. Il lui manquait, plus qu'une âme sœur, quelqu'un, quelqu'un à aimer.



Le soleil accablait la terre de son rayonnement et tout semblait figé dans l'attente du moindre souffle de vent.

La ville en contrebas laissait s'échapper quelques rumeurs molles qui montaient dans le tremblement de l'air.

Les navires glissaient imperceptiblement sur la surface plane de la mer.

Quelques points de couleur, des baigneurs sans doute, flottaient ça et là en bordure de plage.

- Salut !

La mince silhouette du jeune homme se détachait avec difficulté dans son halo de lumière.

Mauve se frotta les yeux et mâchonna instinctivement afin de se dessécher la bouche.

- Bonjour.

- Ce n'est pas très prudent de rester seule dans un tel endroit.

- J'aime venir ici. Juste assez loin de la ville, entre soleil et terre, je m'y sens bien.

- Oui... Moi aussi, avoua le jeune homme. Je peux m'asseoir ?

- Bien sûr.

Il vint s'installer aux côtés de Mauve. Elle, qui jusqu'alors évitait le monde, trouva cela tout à fait naturel.

- Je m'appelle Eric. J'ai été un peu surpris de te trouver dans mon domaine. Qui es-tu ?

- Mauve. Je suis peintre et je vais exposer à Sainte-Ildoine d'ici quelques jours.

- Super. Lança joyeusement Eric, c'est la première fois que je rencontre une artiste.

Il se tut un moment, le regard songeur.

On dit que les artistes sont des gens à part. C'est vrai ?

- Sans doute, répondit Mauve, mais, artistes ou non, nous sommes tous différents les uns des autres.

Peut-être que chez nous cela se traduit de façon plus exacerbée.

Moi, tu vois, ce sont les gens normaux qui me semblent bizarres. J'ai l'impression qu'ils vivent toujours dans l'erreur ou le mensonge, et pourtant, ils ont l'air si sûrs d'eux.

- Alors, rétorqua Eric, peut-être qu'une âme d'artiste sommeille en moi. Je me sens parfois si seul, si incompris.

Ma famille, mes patrons, les badauds dans la rue, tous voudraient que je rentre dans le moule et leur ressemble. Alors, quand ils me montent à la tête, je les envoie sur les roses et je viens ici.

J'ai appris à écouter le chant des cactus le soir venu et cela me guérit de tous mes maux.

Si tu veux, je t'apprendrai...

Mauve hocha la tête en souriant.

- Il faut que je me sauve. Mes amis vont s'inquiéter. Je reviendrai. Demain. A la même heure.

- Alors à demain, approuva Eric en lui faisant un signe d'adieu.

Mauve enfourcha son vélo et se mit à descendre la pente rocailleuse qui menait jusqu'à la route goudronnée.

Arrivée sur l'asphalte, elle se retourna et fit un grand signe en direction d'Eric.

Sur le chemin du retour, Mauve n'aurait pu dire si les battements de son cœur s'accéléraient du fait de l'effort ou parce qu'elle revoyait le visage d'Eric, entendait encore le son de sa voix, sentait le parfum de ses cheveux, mourait d'impatience d'entendre chanter les cactus.

Octave et Lili s'étaient aperçu de l'excitation inhabituelle de leur amie. Mais d'un commun accord et de façon tout à fait intuitive, ils n'en touchèrent mot, devinant qu'il s'agissait là d'un bonheur confus et soudain, trop intime encore pour que Mauve puisse en dévoiler la raison.

L'exposition s'annonçait on ne peut mieux et Mauve semblait reprendre goût à la vie. C'était là l'essentiel.



Le lendemain, Mauve était au rendez-vous.

Son vélo posé à ses côtés, elle attendait l'instant où la silhouette d'Eric se dessinerait sur la route qui menait de la ville aux hautes collines où se dressait la horde de cactus.

Cette attente lui paraissait délicieusement insupportable lorsque enfin elle l'aperçut.

Elle se sentit grandir, gonfler d'une sensation de bien-être exquise qui venait affleurer jusqu'à la pointe de ses poils, comme si toute sa peau s'électrisait.

Frissonnante des pieds à la tête, elle l'accueillit à bras ouverts.

Pris au dépourvu, celui-ci se laissa faire, un peu désemparé mais heureux comme un enfant qu'on cajole.

Les premières effusions passées et le calme revenu dans les esprits et les corps, ils s'allongèrent au même endroit que la veille, face à la mer, et se mirent à converser longuement.

Eric travaillait sur le port, à l'usine de reconversion. On y transformait le poisson, les algues, les coquillages et bien d'autres choses encore en une crème de base pour la fabrication de produits de beauté.

Son père y avait également travaillé. Un jour, il était tombé par accident dans la broyeuse. On s'en aperçut que bien plus tard, à cause d'un pan de sa chemise resté accroché.

Maintenant, il se trouvait éparpillé aux quatre coins du monde dans des pommades odorantes, des baumes transparents, des crèmes hydratantes, des masques de nuit et mille autres produits divers.

Son travail fut sa seule raison de vivre et, bien que malade, il sut dissimuler la gravité de son état en jurant que ses défaillances n'étaient dues qu'à de petits problèmes de santé sans importance.

A sa mort, ses patrons se sentirent quelque peu responsables et embauchèrent symboliquement Eric, lui accordant une marge de liberté tout à fait exceptionnelle. Ils purent ainsi justifier la rente qu'ils versaient régulièrement à la famille et qui lui permettrait de subsister.

Eric, qui fréquentait l'usine selon son humeur, se comportait en fait comme un enfant gâté et considérait avec insouciance que le monde était à son entière disposition.

Cela n'entamait en rien son caractère apparemment joyeux et impulsif, son esprit de créativité parfois teinté de mélancolie, sa soif d'espace et de liberté.

Mauve le trouva merveilleusement jeune et merveilleusement beau.

Elle lui raconta toute son histoire, depuis la sortie de l'hôpital jusqu'à son arrivée à Sainte-Ildoine-Aux-Mile-Cactus, sans oublier ses dernières rencontres avec sa mère, les longs moments de connivence passée en compagnie de la baronne, les événements tragiques qui les poussèrent à quitter le village.

Elle évoqua bien sûr le soutien sans réserve que lui accordait Lili et l'amitié profonde qui les réunissait.

Lorsqu'elle eut terminé son récit, Mauve ressentit une impression de soulagement et de légèreté comme elle n'en avait encore jamais connu.

Tout était clair et propre en elle. Elle pouvait se mettre à aimer.

Elle s'approcha d'Eric et, glissant sa main derrière sa nuque, lui offrit un baiser de femme.

Ils firent l'amour sous le soleil ardent et, pour la première fois, Mauve entendit le chant des cactus.



Le grand jour était enfin arrivé.

Une chaleur accablante régnait dans la galerie. D'immenses ventilateurs verticaux, bardés de métal et de lames de plexiglass colorées, envoyaient en un vacarme étourdissant leur souffle d'avant-garde sur une foule bigarrée et cosmopolite.

Des haut-parleurs, disséminés un peu partout aux différents étages, diffusaient un air ancien des Pink Floyd qui ajoutait à la démesure du moment.

Assis, debout, des gens pleuraient devant les toiles. D'autres se déshabillaient pour plonger dans la piscine centrale d'où émergeait un bouquet de cactus. Certains, dans leur élan, venaient s'empaler sur les épines et criaient des mots d'amour.

Des dockers en colère avaient déversé devant la galerie des tonnes de poissons et de fruits avariés. Les pompiers, aidés des services municipaux, balayaient tous ces effluves malodorants à l'aide de pelleuses et de lances à eau, éclaboussant au passage les visiteurs impatients qui se bouscuaient à l'entrée.

L'émotion fut à son comble lorsque Mauve apparut entourée de Lili, d'Octave et des gens de la galerie.

Le maire s'approcha et l'embrassa sur les joues puis sur la bouche bien plus que nécessaire. Il sentait le punch et exhalait une puissante odeur de havane. Glissant sa grosse main entre les cuisses de Mauve, il chercha un instant du doigt la chaude promesse de son sexe.

Les premiers mots de bienvenue prononcés, Octave retraça la carrière de Mauve puis discourt longuement sur son art.

Il évoqua bien sûr l'influence que Luc avait pu exercer sur le travail et l'existence de Mauve et il salua son œuvre du même coup.

Puis il remercia le maire, la presse, les élus, la télévision, les dockers en colère, les vieilles dames et Luc qui venait d'entrer par le plafond, lâchant un millier d'oiseaux sur le public déchaîné.

Il portait dans ses mains la tête de la baronne qui chercha Mauve des yeux et lui sourit tendrement.

Mauve se redressa, aussi rapide que son cri.

La sueur parlait sur son front. Sa chemise de nuit, détremnée, lui collait au corps comme une seconde peau.

La porte s'ouvrit et Lili se précipita à son chevet.

Elle la serra très fort contre elle, lui parla doucement, longtemps, aussi longtemps que dura la nuit, afin de chasser jusqu'à la dernière vision de cet affreux rêve.

Puis elle se coucha à ses côtés, et toutes deux s'endormirent alors que le ciel s'illuminait au-dessus des falaises, repoussant les ultimes lambeaux de la nuit à coups de vent et de sirènes.



Le grand jour était enfin arrivé.

Il faisait chaud, très chaud. Les ventilateurs, bardés de métal et de lames de plexiglass colorées, baignaient silencieusement l'assistance dans un vent frais et salutaire.

La foule, plus nombreuse que jamais, se bousculait devant les toiles pour les observer d'un œil critique. Mauve se sentait quelque part violée dans son intimité en permettant à tous ces gens de contempler son âme mise à nu.

La présence de Lili à ses côtés la rassurait.

Après les quelques mots de bienvenue prononcés par les organisateurs de l'exposition puis le maire en personne, Octave retraça le parcours artistique de Mauve.

Il rendit également un hommage émouvant à Luc dont l'ombre et le sourire planaient encore au-dessus d'eux. Il termina en remerciant vivement les personnalités présentes et l'assistance de l'intérêt dont ils témoignaient en faveur des œuvres exposées.

C'est alors qu'un léger frémissement parcourut l'atmosphère et tout se figea.

Seul le cliquetis des coupes posées sur les tables déchirait par intervalles irréguliers le silence angoissant qui s'était instauré.

Au-dehors, la ville était devenue étrangement muette.

Ces quelques secondes d'attente parurent durer une éternité.

Enfin, le sol se mit à bouger pour de bon.

- C'est un tremblement de terre! hurla une voix terrifiée.

Un mouvement de panique s'empara de la foule tandis qu'Octave et quelques autres tentaient désespérément de calmer les esprits.

Alors que les toiles se décrochaient des murs qui se fissuraient, la vitrine, tordue sous la pression des charpentes métalliques et le poids de l'immeuble, vola en éclats, fichant ses lames et ses aiguilles de verre dans les visages et les corps les plus proches.

Des formes s'écroulaient au milieu des hurlements de douleur. Certaines furent aidées à se relever, d'autres piétinées, cela dans une cohue et un vacarme indescriptible.

Puis tout s'apaisa soudain.

Aux cris succédaient maintenant des plaintes et des gémissements. On s'affairait déjà autour des blessés lorsque retentirent les premières sirènes.

Mauve, après avoir rassuré Octave et Lili sur son sort, n'avait plus qu'une seule idée, rejoindre Eric au plus vite.

Ils s'aperçurent de loin.

Eric pédalait sur son vélo entre les fuites d'eau qui s'élançaient vers le ciel en tournoyant comme des bêtes apeurées, les fumées noires ou blanches, les nuages de poussière et les corps gisants.

Il venait à sa rencontre tel un chevalier de l'apocalypse.

Mauve esquissa un petit geste amical, freinée dans son élan par l'ampleur du désastre.

Eric venait de tout perdre, sa famille avait péri sous les ruines de leur maison.

Il avait assisté, à quelques mètres de là, impuissant, au drame qui se déroulait.

Profondément choqué, le visage figé et le regard perdu, il parlait à Mauve d'une voix détachée.

Ils se dirigèrent vers la colline aux mille cactus, désireux à la fois de fuir cette vision cauchemardesque et de se retrouver comme ils en avaient pris l'habitude. Ces lieux leur appartenaient désormais et ils venaient y vivre, comme des seigneurs, à l'écart du monde.

Le paysage y était tout aussi désolant.

Un grand nombre de cactus avaient été déracinés ou brisés. Ils gisaient pareil à d'énormes épouvantails, laissant s'écouler de leurs corps désarticulés un lait blanc et épais.

Des rumeurs semblaient monter de la terre pour s'unir en une seule et terrible voix de souffrance.

Les cactus pleuraient.

Et Eric aussi pleurait. De grosses larmes coulaient sur ses joues avant d'aller se perdre dans la chair meurtrie de la terre.

Une gigantesque explosion retentit au loin.

L'usine de reconversion venait de se désintégrer dans un éblouissant et meurtrier feu d'artifice.

Maintenant qu'il la savait en vie, Eric demanda à Mauve de s'en aller, d'aller rejoindre la galerie et ses amis.

Ils s'embrassèrent longuement puis, à contrecœur, elle l'abandonna à sa solitude, repartant la tête basse vers la ville qui, tant bien que mal, pensait ses premières plaies.



Le lendemain, lorsque Mauve revint sur la colline, elle trouva Eric  
pendu au milieu des cactus.  
La quasi totalité de son œuvre avait disparu dans l'incendie.  
Le ciel était bleu, la mer étale.